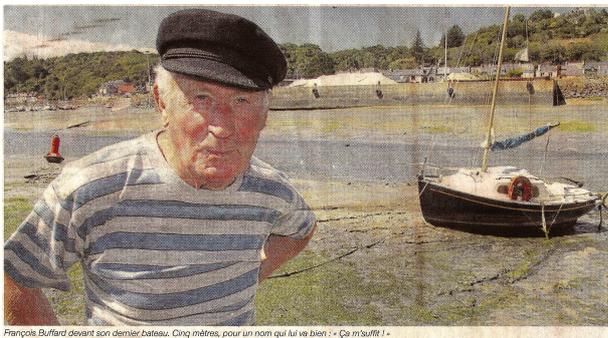


François le dernier pêcheur de Cesson



François Buffard devant son dernier bateau. Cinq mètres, pour un nom qui lui va bien : « Ça m'suffit ! »

A 78 ans, François Buffard prendra le large pour approvisionner la fête du Maquereau ce week-end. Incapable de se passer de ce qui a été sa vie entière.

Portrait

78 ans, l'œil d'un bleu délavé assorti à celui de son tee-shirt, François Buffard a toujours bon pied, bon œil. De sa maison, il a une vue plongeante sur le littoral et le Val-André au large. Et chaque objet de sa maison rappelle son métier, la mer : une bouée dans le jardin, une ancre sur un petit lopin de terre, un compas posé dans un coin du salon. Et bien sûr, aux murs, autour des portraits de ses grands-parents, les photos de ses bateaux.

« La pêche ? Je suis tombé dedans j'avais six ans, avec mon grand-père ! C'était le seul à vouloir de moi sur le bateau. J'étais une vraie plaie. Je sautais partout, mais j'étais son préféré ! » sourit François Buffard. Des anecdotes, il pourrait en narrer des milliers depuis son premier embarquement, à 14 ans. Il se souvient bien sûr de la guerre et des cordages en ficelle d'ortie. **« Fallait pas les laisser traîner près des ânes, ils les mangeaient ! »** Des conditions de travail difficiles également : **« on faisait bien 17 ou 18 h de travail, même par mauvais temps ! Je ne voyais pas mes gosses, mais j'aimais ce métier. »**

Patron sur un sablier, François Buffard a ensuite un peu mieux gagné sa vie, mais il n'oublie pas cette tempête alors qu'il était sur le barrage de la Rance. Une nuit entière à affronter les éléments déchaînés. **« J'ai crû y rester. Le lendemain matin au port de Saint-Malo, j'ai jamais vu autant de monde attendre. J'avais le dos en sang à cause de la barre... »** Un métier dangereux que celui de marin, **« mais on n'y pense pas, sinon on ne ferait rien ! »**

François BUFFARD

Sabots de François déposés à Bouteville

Historique

Cette paire de sabots-bottes utilisée pour la pêche dans l'estran sablo-vaseux de la baie de Saint-Brieuc est une reconstitution à l'identique de sabots-bottes fabriqués juste après la deuxième guerre mondiale, avec des chambres à air de camion et des sabots en bois cloutés. Cette reconstitution est l'œuvre de l'ancien marin-pêcheur de la baie de Saint-Brieuc François Buffard (Cesson), qui en a fait don au Musée de la Briqueterie.

Description

Sabots en bois revêtus d'une tige ouverte en caoutchouc, réalisée avec une chambre à air de camion, découpée et pointée sur la partie haute des sabots, avec une languette en métal. Le sabot mesure 33 cm et la tige 40 cm.



François BUFFARD

Entre-temps.(Avril 2020)

Habillage sonore : Benjamin Brottes

(I) Intervieweuse: Christine Jacob ?

Présentation

(I)Bonjour

(2) Marie Laure, Angéline. Bonjour. On n'avait pas le choix. On vivait un monde, faut voir ! On se sentait bien comme ça, c'est la vie.

(I) Parce que pour comprendre le monde, il faut savoir d'ou on vient. Vous entendez ici des portraits de vie de nos aînés . Je suis Christine Jacob et vous écoutez « Entre-temps » un trait d'union entre hier et aujourd'hui, un espace de parole raconté par ceux qui l'on vécu. Vous allez voir , c'est passionnant.

Est-ce que vous croyez que le monde va mieux ?

(2)Je ne sais pas, vous m'en demandez de trop. Rires.

(1) Le portrait que je vous propose est celui de François, un homme attachant qui occupe une place particulière dans mon cœur, puisqu'il s'agit de ma première interview pour le podcast. Je me rappelle encore de lui qui m'attendait dans son salon, concentré et serein et si malheureusement François n'est plus avec nous aujourd'hui, je garde le souvenir d'un marin aux yeux clairs, dont la vie fut pleine de rebondissements. Ici, on parle de la vie, de la guerre et d'amour, le tout bercé par la mer qu'il aimait tant. Alors si le cœur vous en dit, vous aussi, larguez les amarres et préparez vous à embarquer avec François pour un voyage en bateau des plus mémorable. Bonne écoute.

François.

Je suis né le 2 mai 1932, ici dans la vieille maison de mon arrière grand- père rue de la Corniche.



Pêche aux coques.

La fortune de Cesson à cette époque, c'était les coques. Il fallait un âne, parce qu' un cheval dans la grève avait des rhumatismes. Il était vite handicapé des genoux. Tandis qu'un âne, qu'il vente, glace ou neige, ça ne bougeait pas. C'était la plus grande baie de coques. Mes deux grands mères expédiaient à la Rochelle et Bordeaux. Le boulevard Clemenceau jusque

derrière la gare attendaient les charrettes pour faire les trains de coques. Ah ! Il ne

fallait pas faire de mal à un âne. D'ailleurs il faisait parti de la maison comme mon âne Jeannot. Il prenait 2 ou 3 enfants sur le dos, et grand mère lui disait « attention tu as des petits sur ton dos ». Alors l'âne ne faisait pas de bêtise, il allait doucement avec les gosses. Mon chien s'appelait Porto. Ah ! Le joli coco. Il adorait la grève. Le poisson se mettait dans le sable de la grève, lui savait les trouver. Des gars d'Hillion pour jouer avec lui, lui avait donné des araignées et bien sur il s'était fait pincer. Il les avait ramené à la maison. Le lendemain on pouvait jouer aux boules car il avait cassé toutes les pattes. Le chien était toujours avec l'âne car ils sont arrivés en même temps à la maison. Inséparables, ils jouaient. Quand l'âne était grée à sa charrette, le chien montait sur son dos et l'attrapait par la crinière en le secouant. Par contre quand le chien était à terre, l'âne le prenait dans sa gueule sans lui faire mal. On avait été obligé de faire un trou dans la porte de l'âne pour que le chien puisse aller dormir avec l'âne. Et oui, quand on ne fait pas de mal aux bêtes tout le monde s'entend bien.

Au moment ou j'aurais pu choisir un métier, on était occupé par les allemands. C'était des femmes qui venaient faire l'école, ou alors des vieux qui dormaient sur leur bureau. Les jeunes professeurs étaient tous partis et l'école normale était fermée. C'était quelque chose.



Malgré notre jeune âge, quand on a vu « les bottes à clous » on a été très surpris. Après on s'est familiarisé avec eux quand il y eu des marins. En raison du port du Légué, il y avait un chalutier belge, qui contrôlait les bateaux de pêche qui ont été tout de suite réquisitionnés par les allemands. Les pêcheurs ne travaillaient pas pour eux, c'était surtout pour la répartition. C'était les allemands qui mangeaient le poisson car il n'avait rien dans leur gamelle dans laquelle mon chien n'aurait pas mangé. Ces allemands n'avaient jamais voulu faire la guerre. C'était des vieux qui étaient là et vu de leur âge il ne pouvaient pas

partir en Russie.

Je peux vous dire que cela tirait beaucoup avec la résistance.

Nous étions dans un trou profond, dans une ornière avec l'âne, avec des gens d'Hénon qui allaient aux vêpres l'après midi. Nous avons été libérés, mais par contre ceux qui partaient à l'église ont tous été fusillés à Hénon. Au résistant de la ferme de La Salle , on lui enlevé les yeux devant ces parents. Voyez les bons souvenirs que l'on a.

A la grève tout était miné et il y avait des fils barbelés. Seules dans les douves, ou il y avait des écoulements il n'y en avait pas. C'était en cas de débarquement au cas

ou les américains ne pourraient pas débarquer en Normandie, en somme une solution de secours même si la Normandie c'était mieux. Ce n'était pas gaie toute cette baie minée.

Les allemands sont partis avant la libération car ils étaient appelé sur le front de Normandie . Ils n'ont laissé que les russes blancs qui s'étaient engagés avec eux. Avant de partir ils ont voulu réquisitionner les fermiers avec leurs chevaux. Bourré, sans savoir pourquoi, ils sont arrivé rue de Brest. Un vieux bonhomme qui avait fait la guerre de 14 raconte qu'il avait mis du pétrole dans les bouteilles et que arrivé rue de Brest tous les militaires avaient mal aux boyaux. Tout le monde a été relâché.

Il n'y avait plus rien à St Briec après le départ des combattants allemands. Les usines étaient fermées. A Cesson on avait conservé nos bateaux de pêche et pour travailler on n'avait pas le choix, c'était la pêche ou la terre. Et bien, je suis allé à la pêche comme mousse avec mon père, ce que j'ai fait jusqu'à ce que je soit appelé à 19 ans pour faire l'Indochine en tant qu'engagé sans être volontaire. Ils avaient besoin d'inscrits maritimes.

La guerre s'étant terminée en Indochine, je suis parti en Algérie où je me demandais ce que nous faisons. J'étais à Arzew (Areuw) avec la Légion étrangère et les régiments de combats. Les algériens n'avaient rien. Après je suis rentré en France sur les escorteurs comme patron de vedette.

A l'époque, on apprenait seul en écoutant les parents et tout le monde autour de soi. Maintenant on critique au lieu de respecter les anciens.



J'ai pêché le maërl sur les sabliers pendant 13 ans . C'est de la chaux, de la magnésie, un très bon amendement pour les terres. Très utilisé dans les pays étrangers, mais négligé par les bretons qui préféraient l'ammonitrate qui empoisonnait toutes les terres. Le bateau Carbo-Centre en ramenait 300t par jour.

J'allais le chercher à Paimpol ou aux Sables d'or. Les brisures de coquilles se trouvaient sur les bancs de sables de St Cast près du Cap Fréhel. Elles servaient à engraisser les prairies ou paissaient les bêtes.



Après la période sur les sabliers, à 50 ans j'ai été obligé de reprendre la pêche en 1982. Je n'ai pas voulu acheter un bateau neuf aussi j'ai trouvé un bateau à l'état d'épave à Erquy. Je l'ai entièrement rénové et fais mettre un moteur Baudouin méca pour pratiquer la pêche à la coquille et le poisson. Je vendais directement ma pêche aux mareyeurs. On

arrivait à faire une tonne de maquereaux de ligne par mois ce qui représentait une bonne valeur. Entre temps je faisais la pêche au bar avec une caravelle qui servait à poser mes filets. Un quart d'heure d'attente et je sortais des bars qui m'étaient payés comme des bars de lignes par les restaurateurs. Dans les bons coups j'en pêchais 100kg.



La mer, si vous avez peur d'elle, changer de métier. Il m'est arrivé d'être dans un véritable tsunamis à St Malo. On entendait le vent comme un roulement. J'ai réagi rapidement en mettant le bateau cul au vent en attendant que cela se passe. J'étais devant le barrage de la Rance et j'ai été m'appuyer sur les bouées qui délimitent les dangers du courant des vannes et les cailloux. Pendant ce coup de vent, j'échangeais à la VHF avec la capitainerie du barrage. Quand nous avons pu, nous sommes partis à la gare maritime de St Malo. Les ferries n'avaient pu partir et tous les passagers en attente dans la gare entendaient les communications si bien que lorsque je suis monté

dans la mature tout le monde m'a applaudi. Je n'avais peur de rien, d'abord, je me demandais comment j'allais faire, puis je prenais rapidement une décision. Quand on aime la mer, on prend le beau temps, comme le mauvais et on admire sa beauté. C'est la vie.

La fête foraine au Légué



Tournez manège... Bonne ambiance à la fête foraine, qui était au Légué le week-end dernier. Samedi et dimanche prochain, elle sera dans le centre de Plérin.

Le jour de la fête foraine du Légué, je suis allé avec mon père mettre des filets. De retour, un copain me demande de l'accompagner.

Fatigué, déçu de n'avoir peu pêché dans un premier temps je lui dis non. Mais il réussi à me convaincre. Il a bien fait car c'est là que j'ai rencontré pour la première fois ma

femme. Je l'ai invité sur les auto-tamponneuse, mais elle a refusé dans un premier temps, croyant j'étais un de ces marins de ces bateaux de commerce qui viennent décharger au Légué. Quand elle a vu que je connaissais les Cessonais elle a pris confiance. Voilà comment s'est passé notre première rencontre.



Elle est venue à la maison le 15 août suivant. Ce jour là j'organisais avec l'abbé Meheust, la procession de Notre Dame de Cesson. Tous les marins de Cesson croient dans la vierge. Ils ne fréquentaient pas souvent l'église sauf pour les enterrements et le 15 août. Tu vas manger avec

nous dis-je à ma promise? Mais avant il faut que je passe à l'église, en attendant tu monteras avec ma mère. Tous les marins portaient un ciré. La vierge était promenée religieusement dans les rues de Cesson. Après la procession, le curé invitait tous les participants à se retrouver autour d'une bière et des gâteaux .

Quand nous sommes mariés ma femme avait 31 ans, moi 29.

On a eu trois filles. Marie José, Corine et une troisième fille Mariannick. Cette dernière quand elle était jeune, je trouvais bizarre de ne pas de retrouver mon annexe à la même place. Le pilote qui rentrait un bateau m'avertit qu'il avait vu ma fille passer devant son étrave. Elle traversait de l'autre côté Sous la Tour avec le canot. Voilà l'explication de l'exploit de la vedette qui aimait la mer et les bateaux. Avec les filles, nous formions une famille soudée sans aucun problème.



A la retraite à 55 ans je suis allé quelques jours dans mon jardin. Ma femme voyant ma déprime me conduisit dans les ports voisins pour acheter un bateau. C'est alors que j'ai acheté la « Marie José » pour continuer la pêche. On allait aux Iles de St Quay, à St Malo et je pêchais avec les gosses. Si le temps était favorable on allait pêcher le dauphin. C'était un ancien bateau

en plastique avec un intérieur en lamellé collé. Il était plus lourd que les bateaux plastique, mais il adorait le mauvais temps, là il taillait sa route. L'intérieur était joli. Il n'y avait pas un bruit à l'intérieur, alors qu'avec un bateau qui gêne vous le sentez trembler de partout.

La vie de maintenant a bien changé. Elle n'est plus belle. Après avoir détruit le pays , les gens se plaignent d'avoir des orages violents. Maintenant, la terre est morte, il n'y plus de vers, pourtant ça la remuait et l'engraissait. On esquinte tout, pourquoi faire ? Peut être pour manger plus que l'autre. Avant à Cesson, chacun cultivait ses légumes. Il n'y avait que le goémon qui engraisait la terre. On n'appelait pas ça bio, mais on savait d'où cela venait.

C'est ainsi que s'achève cet épisode. Merci à Benjamin Brotte pour l'habillage sonore et le mixage de ce récit de vie. Si vous avez aimé ce podcast, n'hésitez pas à en parler autour de vous et à le partager.

François BUFFARD

Interview sonore Yvon Bieuzan . Marie Paule Lesaint

La route était toute minée et on ne pouvait pas y accéder. Il y avait une douve le long de la falaise ou les allemands ne pouvaient pas mettre de mine, alors on passait par cet endroit. De nuit on n'avait pas de pile et dans le noir on ne voyait que nos mains

En général, les allemands, c'étaient de vieux pêcheurs ou d'anciens marins de commerce. On leur donnait un poisson, c'était meilleur que leur gamelle qu'un chien n'aurait d'ailleurs pas voulu manger.



Moi en plus de ça, j' avais appris à les respecter en travaillant chez le boulanger Renault d' Yffiniac. Il avait fait la guerre *de*14-18 en étant parti avant son age. Très respecté des prisonniers, il en avait pris un chez lui . Il a toujours été satisfait car il aidait toute la famille. Ils restèrent amis après la guerre car ce n'est pas eux qui avaient fait la guerre.

C'est comme les marins allemands, qui sur un bateau pris aux Belges contrôlaient l'entrée et la sortie des bateaux de pêche, avaient été dans tous les ports du monde. On ne pouvait pas tout reprocher à ces allemands, mais quand c'est la guerre, c'est la guerre.



Ferme "Des Salles"

On avait été à Hénon avec tante Jeanne et Jeannot ; André Collet et Fernand étaient à l'abattoir. Fernand faisait partie de la résistance et il s'était sauvé avec le vélo vert de l'abattoir. Convoqués tous les deux pour le travail obligatoire, ils n'avaient plus de papiers. Ils ont été obligés de dégager d'ici et se sont retrouvés dans une vieille ferme à Hénon avec les gosses Dédé, Claude..

C'était un dimanche ils nous avaient foutus dans une ornière, profonde 1m50 à 2 mètres. Il y avait 14 personnes avec nous, qui allaient aux vêpres et voilà les camions des allemands qui arrivaient.

Tante Jeanne était intelligente, on peut pas lui enlever ça. Elle nous envoie Robert et moi prévenir les résistants, au prétexte d'aller chercher des allumettes qu'elle avait oubliées pour allumer le fanal sur le coté de la charrette. On est arrivé

dans la cour juste avec le premier allemand. Il était déjà en train d'épauler André qui sortait par de derrière. Et puis le type a hésité parce qu'il a vu des gosses (peut-être avait t'il aussi des gosses!). Après quand il a envoyé la salve le plus jeune avait 17 ans il a levé les yeux vers ses parents. Après ça a été la fusillade Y en avait un qui avait un pied bot « ah ils vont rien me faire moi j'ai le pied bot ». Ils l'ont fusillé comme les autres.

*

* Le dimanche 9 juillet 1944 c'est le drame à Hénon. A la ferme dite « des Salles », un groupe de maquisards, accompagnés de parachutistes français du Spécial Air Service (SAS) arrivés d'Angleterre, se préparent à réceptionner un « largage » d'armes la nuit suivante.

L'opération s'avéra mal préparée, et les soldats nazis avertis par quelques personnes, se rendirent aux « Salles » et attaquèrent par surprise ! Le combat fut d'une extrême violence. Quelques maquisards et parachutistes parviennent à s'enfuir, les autres sont tués au combat ou fait prisonniers.

Prisonniers, les enfants de la famille Gouélibo (Pierre et Louis Gouélibo furent éloignés et cachés chez des proches (Pierre est décédé récemment)) locataire de la ferme le furent également, tout comme leur mère pourtant absente au moment des faits, et furent conduit avec leurs camarades d'infortune à Uzel siège de la « Gestapo », où ils furent torturés et exécutés !

Pour échapper au travail obligatoire.

Tous ces jeunes convoqués pour le travail obligatoire sont partis dans la résistance

Ravitaillemen

On allait chercher du beurre à Lamballe . Sur la route on rencontrait ceux de la résistance qui se cachaient. Ils demandaient des renseignements et si on avait un peu de beurre on leur donnait, c'était normal.

Entraînement militaire des allemands

Quand ils faisaient des exercices ils partaient de la grève de Cesson avec des canotes derrière un petit chalutier pour aller soit vers la Cotentin ou le long des falaises ou ils débarquaient. Ils chaviraient les canotes et les planquaient derrière les rochers. Il fallait que les pêcheurs montent avec eux. Une fois ils sont restés 15 jours en exercice ils n'avaient rien à bouffer.

La pêche

Les papiers de ton bateau te considéraient comme marin pêcheur. Alors tu devais nourrir la France, mais c'était les bandits collabos de St Brieuc qui pillaient tout le poisson. Ils appelaient ça la répartition.

Essence

On n'avait peu d'essence ! Le roi de l'essence c'était Toto Mathurin qui n'avait peur de rien. Mais à un moment les autorités ont considéré que sa consommation était

trop importante et il s'est retrouvé à laver les vaches à l'abattoir.

Les collaborateurs



Des français vendaient du beurre aux allemands.

Les officiers allemands ne manquaient de rien. Ils payaient leur repas et personne ne disait rien. Les Boulaïres (hôtel restaurant des Courses Névo) en ont bien profité. Ils ont pu construire une maison rue de la Corniche.

Par contre, le médecin Lejeune accusé d'être un collaborateur, n'a pas supporté et s'est suicidé.

Le ravitaillement

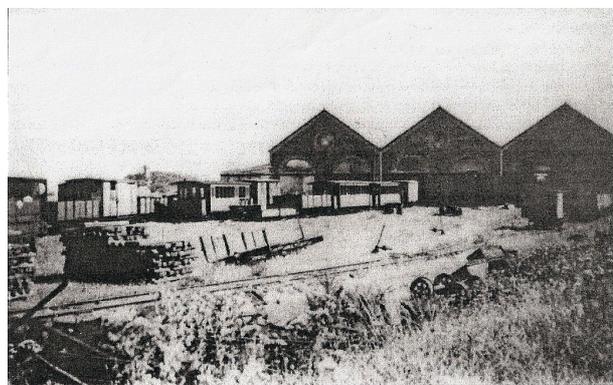
Quand on passait à Yffiniac, les allemands rigolaient de nous voir sur notre charrette à bardot, mais ils ne se doutait pas qu'en dessous était cachées des caisses. Un jour, avec les victuailles pour la communion de ma sœur, voyant une patrouille Mathurin dit à mon père " on va faire comme si on était saoul et fonce". Ils sont passé. Dans ces moments là, il ne fallait pas avoir peur

Résistance

Il y avait des morts mais souvent à causes de conneries

Un inspecteur d'académie s'était déplacé en voiture à l'école de Cesson. Aussitôt descendu il a été emmené par la résistance

.Madame Salaün était la directrice de l'école de Cesson. Son gars Yves et deux autres étudiants avaient désarmé un allemand à la petite gare (?), sensément qu'il avait des documents secrets dans son cartable comme tous les soldats qui se déplaçaient. Tous ces jeunes furent fusillés au Mont-Valérien le 21 février 1944



Les allemands occupaient aussi la petite gare. Ancien dépôt des petits chemin de fer des Côtes du Nord , actuellement U express à Cesson.

Les communards faisaient des conneries. Ils étaient des deux cotés, à la fois résistants et collabos payés par le parti communiste. Le samedi , quand on allait chercher notre essence, ceux qui ne venaient pas, on savait que c'était des

communards.

On se méfiait de tout le monde. C'est pour ça que nos parents ne nous disaient rien . Les allemands pour nous amadouer disaient « Ah , toi, petit filou et papa gros filou... » alors là attention ! C'était comme ça. Eh oui !



J'avais 12 ans le dimanche 7 mai 1944, jour du bombardement de Bruz. C'était aussi le jour de ma communion qui était célébrée le dimanche à Cesson et le lundi à St Thérèse. Ces abrutis d'américains (?) (*Royal Air Force*) se sont trompés. Ils ont pris la ville de Bruz pour la ville de Rennes. Pendant la messe l'évêque nous a cité le nom des quatre communiants tués dans l'église de Bruz (*On dénombrera 183 tués dont 51 enfants dans la ville de Bruz*)

Ils se sont battus sur la grève. On était au Café de la plage, tout d'un coup des coups



à la porte et un ordre " éteignez et sortez ". A peine dehors, les avions forteresses lâchaient leurs bombes sur la grève pour s'alléger. Les allemands canardaient. Pas question d'emprunter la route.

Café de la plage chez "Amice" vers 1960

Pour aller chez ma grand mère nous sommes passés par le chemin "la haie des Collin" en traversant un champ de betteraves. Les hommes en costume devaient faire attention car ce vêtement devait durer toute leur vie. 4 ou 5 forteresses ont été abattues. Un avion bimoteur a été obligé d'atterrir sur l'ancien aéroport du chemin des Courses. Sur cet aéroport civil, il y avait un hangar où de nombreux pilotes ont été formés comme par exemple le Cessonais André Collet .Ils se sont bagarrés tant qu'ils avaient de l'essence. Pas question d'aller faire le plein et de revenir ensuite.

Le père d'André Vérité (marin de Sous la Tour) avait échoué volontairement son bateau sur la grève. Les allemands l'ont mis en joue.

Pour moi à 12 ans cette période n'était pas difficile à vivre. Tout nous semblait naturel, donc normal, il fallait se débrouiller. En cas de maladie, si vous n'aviez pas d'argent, il n'y avait pas de Sécurité Sociale. Le docteur Briens *pouvait vous* consulter. Il demandait très peu d'argent, mais il n'avais pas de médicaments pour

vous soigner



Quant au Docteur Rahuel,* il est venu comme réfugié du nord. Il nous a tous soignés pour la typhoïde, mortelle à l'époque. Cela a fait beaucoup de dégâts dans la population,

**Eugène Rahuel. Né à Combourg en 1914. Décédé par noyade en 1959. Études de médecine à Lille. Très apprécié des Cessonais. Conseiller municipal. Marié en 1939 à Hélène Gresset (finira ses jours à l'Epad de Cesson)*

Ravitaillemen

¶allais chercher du beurre avec André Collet *(aveugle) dans les fermes de Lamballe. Même habitué, il n'était pas facile de retrouver son chemin, parfois dans la neige on se perdait.

**En1939, sur la route du Bourget à Dugny, un camion dans lequel se trouvait Robert Eon et son camarade André Collet, tous deux Cessonais et anciens élèves à la section d'aviation populaire de la grève des courses, ont percuté un train. Robert Eon est décédé, et André Collet demeurant "au Devant de la Ville " est sérieusement blessé.*

Les pauvres petits parisiens réfugiés, n'avaient rien dans le ventre. Ils venaient chercher du poisson, quand on débarquait aux écluses. La Répartition n'y venait pas car très mal vu des soldats allemands. Robert et moi, nous mettions notre poisson dans des grands sacs de toile de jute à patate pour ne pas les montrer. On se dépêchait de monter par le sentier de la Cote à Kohler pour rejoindre la rue de la Mardelle. Parfois, nous rencontrions une sentinelle allemande sur la ligne de chemin de fer de St Briec au Légué. Je vais à la grève, Ja ja répondait-il. Au retour tu lui donnais ou pas un poisson, il était toujours content.

La Répartition.

C' étaient les collaborateurs de St Briec, tous des juifs (?). Ils n'ont pas été poursuivis après la guerre. C'est par exemple : le patron du Bazar, Grimbert ancien patron de ma femme.

Les fermiers

Ils n'étaient pas amis avec les allemands. Par exemple les fermiers devaient couper le bout des sapins pour que les allemands puissent aller piller les cerises sauvages(?). Quand les hauts les branches flexibles risquaient de casser, alors un coup de baïonnette et les cerises tombaient (?)

Les fermiers de la Tour(Bourrivet)

Ils passaient la charrue dans les terres des pêcheurs agriculteurs de Cesson..

Pour payer en échange mon père disait « Combien je te dois ?, Tu ne peux pas venir chercher une remorque de maerl ?» Bon, j'irais samedi avec mon gars.

Bourel le châtelain *



Etant jeune, il allait manger la soupe et il couchait avec mon oncle José chez ma grand mère, il crevait de faim. Son père sous marinier n'avait rien à manger. Il est mort du scorbut à Brest (?). Par la suite, il a joué les châtelains. Une fois, il y avait un mariage à la Tour. Pour monter à l'église, les bœufs et les voitures étaient décorés. Bourel était marié à une Combes. Ils avaient adopté 8 filles que ses gars(?) voulaient déshériter (?). La mère de Eliane et Roland Chopin qui étaient de mon age, avait été aussi adopté

** Guillaume Bourel. Né le 1er août 1914 à Cesson (Le Clos Neuf). Marié avec Liliane Combes le 29 avril 1946 à Paris 17e. Son père Jean Marie né le 14 août 1870 à St Briec . Entrepreneur de déchargements. Décédé le 15 août 1928 à Saint Briec.*

Mme Anne Mandin mariée sous le régime de la séparation de biens avec Joseph Marius Combes, tante de Eliane Combes, a recueilli pendant la guerre 14-18 à la salle Wagram 250 réfugiés. Arriveront à Cesson 6 petites filles dont Rolande Decret qui se mariera en 1934 avec le peintre Pierre Raveton. Les biens mobiliers de Mme Mandin seront vendus par adjudication en 1938. Au décès de Mme Mandin en 1937, c'est sa belle sœur Mme Georgette Trochoux qui hérite de l'ensemble des biens. Mme Georgette Trochoux était mariée avec Auguste Combes. Ils auront 3 filles, Marie Christine, Patricia et Liliane.

Le château de la Tour était d'une beauté, fallait voir !

Chaque année, un dimanche, tous les gosses de Cesson étaient reçus au château.



Ensuite avec les parents, on allait au Bayles . Un endroit tranquille où les femmes cousaient les chaussettes pendant que les hommes jouaient à la galoche , montaient aux arbres... (?) Chacun apportait son casse-croûte . Pierre Rault de la ferme des Lignerie arrivait avec son lard, un autre grillait des maquereaux on y dégustait aussi des araignées. Les dimanches d'hivers , tous se repliaient chez Marie Nivet (actuel Jockey bar).

Les terrains de bayles faisaient partie du domaine de la Tour. Un appartenait à

Blévin, un autre plus grand à Jean Faitout (*Jean Briens de la ferme de la ville Bastard*) Appelé comme ça, parce qu'il savait tout faire. Sa fille Maryvonne tenait un bar (*aujourd'hui disparu situé à l'entrée du chemin de Grosse*). Il vendait aussi des pigeons. Promis le samedi, quand tu allais les chercher , tu voyais par sa tête « ah ! j'ai oublié de les " amarrer" ».

Les fermiers de Cesson ont fait fortune en raison de l'urbanisation. A commencer par les Gicquel de la Rose qui ont vendu toute leur terre et la ferme, là ou il y a le dentiste Cousin, pour construire Ginglin. La noce de Rosa et de José (Le Mée) a eu lieu dans cette ferme puisque Rosa travaillait au café de la Croix Blanche. Ce José ! Il loupait ses rendez-vous avec les copains, mais pas que !

Anciennement Café Cabernot



Pêche

Le lundi c'était le grand père (*Eugène Alphonse*) qui allait en mer avec mon père (*François Louis*) sur le bateau « *Yvonne ?* ». Une fois, avant la mort du grand père en 1941, Mathurin (?) allait au marché avec la bagnole . Il aimait bien picoler, et allait au Cabernot. Mon père, en allant chercher des cigarettes rencontre Mathurin

qui lui dit « C'est pas celui qui gagne l'avoine qui la mange ». devant tous les pêcheurs qui partaient en mer. Eh bien, mon père qui avait sa hotte de pouillen sur le dos alla prévenir mon grand père « c'est fini, je vous quitte, j'achète un bateau ». On connaissait une cliente dont le père possédait un bateau Le Saint Michel . Nous l'avons acheté et j'ai pêché sur ce bateau avec mon père jusqu'à sa déconstruction du bateau.

Ceux qui avaient fait la petite pêche côtière toute leur vie, avaient travaillé dur et ils gagnaient peu en retraite. Usés, ils ne pouvaient pas continuer. Les anciens terre-neuvas partaient de Binic, Dahouet, Le Légué. Un peu plus riches ils achetaient une petite ferme, une vache et un champ avec quelques rangs de patates. Il fallait beaucoup de volonté et de courage pour partir après avoir perdu un ou plusieurs camarades.

Culture des oignons

Tous les oignons ne venaient pas de la région de Roscoff. La région de Langueux et de Cesson en produisait aussi. Nous étions spécialisé dans le plan d'oignon parce qu'il était plus primeur. Ils venaient moins bien dans la marne plus froide. Le dimanche en se promenant, les gars de Langueux (beaucoup étaient originaires de l'Est ?) nous demandaient de leur garder 1 ou 2m de ce plan. Les étés sans pluie, on

recouvrait les planches d'oignon avec des voiles pour les protéger de la chaleur. On faisait du blé pour avoir de la paille pour nos ânes. Les Cessonais qui possédaient un bout de terre battaient dans les fermes. A 17 heures, quand tout était fini, tout le monde allait se laver au Valais. Les filles qui ne voulaient pas venir, étaient portées sur un haveneau , le tout se déroulait dans une bonne ambiance.

Extraction du sable.

Ici dans la grève, s'ils étaient intelligent, la vase on n'en à rien à faire, ce qui est intéressant c'est le sable qui est en dessous. Du temps de Mitterrand il était exploité. Quand ils ont fait le nouveau port, les gars de la DDE ont fait des sondages, Ils en ont trouvé jusqu'à 30m, de quoi faire des ponts, et beaucoup de constructions. On pouvait le dessaler soit dans des fours ou dans des bacs. On avait un exemple d'exploitation du sable à Lorient. Le sable était mis en tas et après vas-y que je te bétonne. Au Légué avant le Pont de pierre il y avait de l'espace pour des bacs de dessalage. Cela aurait assuré le développement du Légué après le départ de Chaffoteau. Une route avait été prévue, elle devait passer par le chemin des courses. Le maerl a été interdit et remplacé par de l'ammonitrate qui empoisonne les gens. C'est Mitterrand qui a tout arrêté. Toutes les usines, Loctudy, Camaret et Brest sont arrêtées. Un jour, à Brest, il y avait un sablier à quai. Je m'étonne de sa présence auprès d'un matelot qui me répond « c'est notre dernier voyage »

Merci François

L'ARPENTEUR DES GREVES

Film de Mahé Florence et Rolland Savidan

Extrait concernant François BUFFARD



Jeanne Boulaire

On allait au pouillen. C'était de la petite crevette que l'on pêchait dans les filières et qui servait de boette *aux pêcheurs* .



Jeanne Marie BOULAIRE et ?

Rude femme. Jeanne Boulaire était l'une d'entre-elle. C'était toujours marche tout le temps.

Famille LE MEE. Grand- parents (coté maternel)

Joseph Marie LE MEE (1878-1941)
Jeanne Marie BOULAIRE (1879-1962)

- ””



François BUFFARD (1932-2022).
Il descend au Port Glé.



François Buffard écoute la voix de sa grand-mère

Tante Jeanne.

« En partant d'ici, on allait par la route à l'Hermo puis à Trahillion, Filleul et Armen un gros rocher qui permet le passage à côté de la Cotentin. J'ai vu partir

de là avec une hotte de pouillen pour ensuite la porter à la pointe du Roselier. Les pêcheurs nous attendaient la marée pour aller pêcher le soir de façon à ce que le poisson soit plus frais pour la vente du lendemain. On chantait en allant pour passer le temps et aussi pour nous aider à marcher. C'était dur par tous les temps qu'il pleuve ou qu'il neige ».

François.

« Tante Jeanne a quitté l'école à 10 ou 11 ans et a du commencer la grève. Avec la grand mère tout le monde devait bosser, c'était l'usine. Pour toutes les familles c'était comme ça ».

Tante Jeanne

« J'ai vu partir de nuit pour aller au pouillen avec Marie Finette, Marie Gougoutte, la femme de Chino Peret (*François Doledec*). Départ à 2h du matin ».



Photo. François traverse une filière

François.

« Tante Jeanne, c'était une sacré bonne femme qui faisait marcher la maison. Elle était la plus solide et c'était celle qui en voulait le plus ».

Tante Jeanne



« Ah ! On a eu du mal, mon dieu! Pour travailler on avait de grosses bottes en cuir montées sur des gros sabots qui montaient jusqu'aux cuisses. Comme ça on pouvait traverser les filières pour aller jusqu'au bas de l'eau. Les ânes n'étaient pas à plaindre. Ils se reposaient pendant que nous travaillons ».



Tante Jeanne

« Il fallait prendre la corde sur l'épaule pour aider les ânes quand on avait de grosses charretées. Quand on avait qu'une seule charrette pour 3 ou 4, cela faisait 8 sacs en tout, beaucoup trop lourd pour le bardot ».



Tante Jeanne

« On expédiait les coques en Normandie et dans tous les petits bleds environnants ».



François

Tante Jeanne était forte en patois. Fallait pas lui enlever ça quand elle s'y mettait ! Mais pour comprendre quelque chose ? On avait un parler spécial à Cesson. On était à part. Ce n'était pas pour rien qu'on nous appelait les ventres jaunes.



François

Pose des filets. Qu'est ce qui se passe, il n'y a même pas un poisson !

François BUFFARD

La pêche au pouillen



Le pouillen (frai de crevettes) se pêche à l'aide d'un havenet en croix, équipé d'un filet avec des mailles très fines, comme du tulle, tendu entre deux perches en bois. Le pouillen sert de bouette pour la pêche au maquereau d'affaire, parfois mélangé avec de la farine, des patates écrasées. La crevette se pêchait aussi de nuit, au fanal à la bougie, en bateau, avec un chalut à perche, en période d'hiver. Le filet avait le même maillage que le havenet des pêcheurs à pied, il était relevé à la main (*Témoignage de François Buffard*)

La pêche aux moules à la côte



Les moules de côte (sur les rochers de la Cotentin), pêchées à terre, dans les rochers, à l'aide d'un « moulié », fabriqué avec un morceau de cadre de vélo. C'est une pêche à l'unité, pour séparer la « pillette » (le byssus) de la moule de son rocher. L'autre technique utilisait la fourche, pour arracher les moules «

en torchée », dans les falaises d'Erquy. Les pêcheuses prenaient le petit train pour transporter leur pêche, vendue à Saint-Brieuc. Témoignage de François Buffard.



Les harouelles

Chaque pêcheur devait disposer de 700 hameçons pour faire « un équipage ». Après avoir été bouëtés à la maison avec des vers (conservés dans des feuilles de choux), les harouelles étaient « mis au défoulage », enterrées dans la vase, avec des cailloux, « au prim flot ». Les harouelles permettaient de pêcher la sole, « qui monte au premier flot », pendant

les marées de septembre, lorsque les eaux sont chaudes.